Document généré le 18 avr. 2024 20:03

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les écrivains
Texte à voix

Patrick Coppens

Numéro 53, automne 1992

Les écrivains

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15080ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Coppens, P. (1992). Les écrivains : texte à voix. *Moebius*, (53), 33–40.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES ÉCRIVAINS (texte à voix)

Patrick Coppens

– Soyez précis. J'ai déjà perdu trop de temps. Une ultime version dirait la vérité? C'est ce que vous laissez entendre. Une ultime version dirait même quelque chose de plus utile que la vérité. C'est ce que j'ai cru comprendre. Ils discutent et tombent d'accord : une question subsidiaire ne devrait jamais éliminer un candidat sérieux.

Les écrivains. Les écrivains. Cette manie qu'ils ont d'aligner des mots, des douleurs, des griefs; de faire de la vie une question d'égarements et d'amour-propre. Cette habitude qu'ils prennent de froisser des susceptibilités inoffensives, de se ménager des portes de sortie sur l'abîme et sur les jardins et de les intervertir. Cette certitude qu'ils ont de croire que la neige tombe pour eux; qu'elle se roule à leurs pieds, en hommage à la précision de leurs rares adjectifs.

Les écrivains. Les écrivains. Il y a ceux qui écrivent tout bêtement et qui s'en vantent. Odieux. Obscène. Odieux. Ceux qui écrivent pourquoi ils ne peuvent pas écrire sont plus honnêtes avec eux-mêmes et avec l'art qu'avec leurs lecteurs. Et il y a ceux qui n'écrivent pas. Cette troisième catégorie, jalousée de toutes parts et choyée par les in-

stances, est seule digne du titre d'écrivain. Et chaque livre publié par les membres de ce club très fermé doit être célébré comme un pur miracle. Ils affectent l'impassibilité et pour simuler le détachement, les plus dignes se regardent le nombril à la longue-vue.

Écrire en dehors de l'écriture, avant que l'émotion ne disparaisse? Curieux pari ou défi au bon sens? Outrageusement maquillée, la logique me demande encore de préciser certains points obscurs de ma chute.

– La nuit est pleine. La lune est grosse. Le silence lisse la pente du sommeil. Une promesse de mort creuse le paysage. L'amour berce des monstres, fragiles au-dessus des abîmes. De qui provenait la semence?

Les écrivains m'agacent. Ils se prennent pour des dieux. Des dieux intempérents et versatiles, qui gesticulent et renversent leurs priorités comme un ballon de vin rouge au comptoir.

– Oui, Marcelle, je viendrai à votre petite soirée... Avec le plus grand plaisir.

– ...

– Non, cette fois pas en idée germée comme une vieille pomme de terre, pas en termite lucifuge, ni en critique littéraire. Je suis las du grotesque.

– ...

– Comment je serai costumé? À vrai dire, je n'en sais encore rien. Sans doute en mirmidon. Vous ne me demandez pas avec qui je viendrai?

– ...

– Oui, Marcelle, je me suis follement amusé à votre petite sauterie. Mémorable. Donnez-moi, pendant que j'y pense, votre recette de sangria. Et le nom de la délicieuse créature qui battait des mains à tout ce que je disais.

Les écrivains. Les écrivains. Leur fragile cruauté les protège mal du ridicule. (Je suis trop seul pour appeler ma blonde.) Usés par les excès de confiance – une certitude n'attend pas l'autre –, les désespoirs en demi-feintes, les écrivains se laissent aller à des actes insensés qu'ils regrettent amèrement.

– Pas plus tard qu'hier, j'ai vendu pour une chanson ma collection de bouchons de carafes, tous volés au cours de fêtes intimes.

– Oui, chez vous aussi Marcelle.

– ...

– Non jamais de livres ni de bibelots. Et je ne vous ai jamais volé la vedette...

Le monde est malade. Les écrivains soignent leur image. Qui guérira? Et moi je meurs de jour en jour. Solaire, je décline. Qui devrait s'en préoccuper? À part moi, et encore. La mort est bien bancale quand on vit sur la terre. Plutôt l'indifférence que cette mascarade. Les écrivains. La rage les fait tomber comme des mouches dans la sauce épaisse de l'esthétisme. Ils s'en lèchent les doigts. Et ça brasse. Et ça brasse.

Revenant de voyage, les écrivains se font de l'exotisme un devoir de vacances. (La plupart du temps, ils ont égaré les bagages, mais leurs impressions les accompagnent.)

– Allô chérie, je t'ai rapporté un ou une antipode.

– Une quoi?

– ...

– Et tu comptes m'apporter ça quand?

Une sonnerie grillonne. Vous ne répondez pas? J'avais quelque chose à vous dire. Elle est morte. Qui? Marcelle. Le chat joue encore avec le fil du téléphone. Blancs tous les deux. Un chat doux comme du savon.

Maintenant, je suis trop saoul pour sortir ma blonde. Pourvu que sa mère ne m'appelle pas Ti-Cul. Je lui dirais qu'elle n'a pas d'affaire à lire les lettres que je n'écris pas souvent à sa fille, de peur qu'elles soient interceptées. «Putain d'amour, tu coules mieux que le Titanic» et le reste de la même encre. Ma blonde trouve ça terriblement primesautier, très français, mauvais genre, et si chic.

Insensiblement, la confiance le gagne. Dieu n'est plus un obstacle à la masturbation pensive, ni les vieux penchés sur le berceau. Il écrit. Il existe. Il écrit qu'il existe; glissement considérable. La logique prend le relais de l'évidence.

À l'âge de raison, certains surdoués deviennent muets. Ils refusent de changer, même aux anniversaires.

J'entre en scène, serrant les dents, vampire introverti. Je sais quelques bribes de mon rôle. Je compte sur mon sens de l'humour et de la répartie pour m'en sortir. Je me démène. J'arpente le siècle. La scène est vaste, vide, violemment éclairée et légèrement en pente. Lourde nuit cernée d'un rideau. Un éclair de lucidité précède le tonnerre d'applaudissements. Bravo. Bravo. Volupté, ils sont debout. Avec deux doigts, des coulisses, un chauve que je ne connais pas me fait signe que tout va bien.

Un peu de succès. Un peu de succès et je deviens ingénu, avouant vivre pour la déesse. Je vis pour la déesse. Oui. Autour de sa viande parfumée, les mouches tziganes, les mouches courtisanes s'affolent. Sa voix ne tremble pas. Simplement, il est interdit de faire allusion à sa vie privée, à sa vie d'avant. En maîtresse de maison accomplie, elle me présente à de sinistres inconnus, tous dans les affaires de cœur. Plutôt faire l'amour que des économies. Et tandis qu'elle repose sur un divan grenat (Qui a bien pu l'apporter? il n'était pas là hier. J'en suis sûr. Est-ce celui de *La Mouette* ou de la veuve Clicquot, née Marcelle Ponsardin?), je lis un court poème, manifestement autobiographique (c'est vous qui le dites). Titre (je hausse la voix) : détournement de mineure, syllogisme sentimental. J'ai choisi, prudemment, quelque chose de bref et de léger pour la distraire. Le brouhaha persiste. J'élève encore la voix.

– Poème.

Fillettes qui méritez la corde
à sauter plus haut que votre âge
ai-je rendu plus bel hommage
à vos mères qu'à vos jeux?

La déesse se tourne vers moi.

– Vous, un esprit religieux, versez dans les Lolitanies? Je ne savais pas que vous écriviez de la poésie grivoise.

– Pas grivoise, perverse.

– La perversité est la grivoiserie des intellectuels vieillissants. Voulez-vous que je vous présente une demi-dou-

zaine de redoutables Lolita? Quand elles ne sucent pas leur pouce, elles font du macho-stop.

La déesse se tourne vers moi.

(Elle fronce gentiment les sourcils.)

– Je suis lasse du spectacle. Les entractes m'épuisent. Raccompagnez-moi, voulez-vous?

En chemin, elle est silencieuse. Elle ne commente plus l'actualité de ses rêves assoiffés. À mi-voix pourtant, elle s'interroge : «Le public est-il né difforme?» Que répondre à cette angoisse? Et sur quelle génération faire porter spontanément la faute? Nous arrivons. Le chat se cache pour être vu. Les fleurs croupissent dans le cristal. De fiévreuses tables gigognes se mettent sur notre chemin de pénombre.

Le hasard n'est pas visible. Nous ne sommes là pour personne. La tête lourde de fictions admirables, de répliques manquées («Allez-y, nom de Dieu»), de notes vindicatives (veuillez libérer la loge pour cinq heures et ne plus jeter de cotons dans les cendriers), de peurs enfantines : les rues étaient désertes et luisantes comme les yeux des chats qui perdent patience. Des mains inconnues s'agrippaient dans la blondeur des boucles, à la recherche d'une barrette en écaille.

– Vous avez tort, lui dis-je. La nuit n'a pas d'âge. Aucun journaliste ne viendra vous harceler. Paraître ne dispense pas de vivre. Et disparaître suppose une longue mise en scène, des rappels en cascades, et plusieurs rôles de soutien. Le pessimisme ne guérit pas de la mélancolie. Les bouteilles à la mer ne versent que de vieux messages d'amours publicitaires. Et Dieu? Je l'ai perdu de vue. Qu'est-il donc devenu? Il parlait de refaire sa vie dans les tissus, dans les dentelles. Dans les dessous. Sa mère, trop âgée, refusait de le suivre.

Il pleut des cieux brouillés. Tous les ruisseaux mènent à la noyade, avec ou sans bateaux en papier quadrillé. Et dans les coquillages, en évidence, luisants, posés sur les guéridons, on n'entend pas la mer, on n'entend rien. Si, de nuit, on entend le ressac. (Je suis trop occupé pour en prévenir mes sœurs.)

Les écrivains. Les écrivains. Riches, ils ont l'air emprunté; pauvres, ils se paient de mots.

Les écrivains. Les écrivains. Cette frénésie qu'ils ont d'aligner des mots au mur des lamentations. De croire que la neige leur tombe dessus par surprise et pour les vieillir. De s'étaler de tous leurs sens. De ricaner devant les mystères. («Le coup de l'éternité, Monsieur, on me l'a fait une fois. Ça n'a pas duré longtemps. J'ai tout renvoyé au fabricant.») Mais le lecteur s'en fout. Il veut des histoires naturelles, qui se racontent toutes seules. Avec des coupables, des eunuques kleptomanes, des nuits de chine. Du sang et du sperme sur le clapier; mais pas de post-scriptum, ni d'a-partés. En adolescents retardés par des problèmes faciaux, par des secrets de famille, les écrivains, toujours en joie et en détresse, se débarbouillent la gloire au petit lait des turpitudes.

On a encore sonné. «J'arrive J'arrive.» Demande de rançon, sondage, amants, facteur, bouquet de roses, quémandeur, on est toujours dérangé. Je commence à comprendre les lubies de déesses, les essoufflements de divas, les fins du monde qui tournent court (confidences. Confidences. Comme chanté, un demi-ton plus bas).

Les écrivains. Ils ne demandent rien à personne, mais ils dérangent tout le monde. Vous avez remarqué? Leurs chevaux tombent avant l'obstacle. Ils ont l'oreille si fine qu'ils vexent le silence. Leurs idées s'éclaircissent; leur voix s'enroue. Amis du hasard, ils ne jouent que de malchance.

Ils ne rêvent plus d'écrans. Ils sont devenus des miracles privés. Tant pis pour le spectacle de la littérature. Leur femme les a quittés : ils passaient la nuit à écouter les avions, à décoller les timbres de vieilles lettres d'amour, à téléphoner à leur mère d'une voix dolente.

– Mais si, maman, mais si, tout va bien. Marcelle? Marcelle est à côté de moi.

– ...

– Je crois qu'elle dort.

– ...

– Elle fait semblant? Qu'est-ce que tu vas t'imaginer. Tout va bien, maman, je t'assure.

– ...

– C'est promis, je lui dirai, mais pas tout à fait comme ça.

Les écrivains. Les écrivains. Vous n'avez pas remarqué? La nuit les surprend dans des poses héroïques. Ils acceptent toujours de raccompagner les déesses, lasses ou dépressives. De prendre un dernier verre, «avec beaucoup de soda, s'il vous plaît». D'écrire une dernière ligne. «(L'amour dites-vous? Comme si j'avais demandé quelque chose. Je ne serai jamais votre souffre-douceurs.)» Ils n'utilisent ni le stylo-bille, ni les transports en commun. Ils se désespèrent des poches qu'ils ont sous les yeux et de la lecture assidue des journaux. Leur confiance aveugle dans les hasards disponibles ne leur facilite pas les choses. D'autant plus qu'ils commencent à avoir du ventre et d'autres ennemis mieux placés (dont ils craignent la discrétion).

Comme à regret, il se lève. Il a promis de dire quelques mots. Mais il s'emporte, quitte son texte, sort de ses poches des coupures de presse froissées et se lance dans une violente diatribe contre ces moustiques qui avaient tenté de l'écraser quand, s'étant égaré, il traversait le marécage littéraire. Ce serait une terrible méprise de le prendre pour un polémiste : il le deviendrait.

Les écrivains. Les écrivains. Au crépuscule, ils se bercent de belles lettres : « À vous, Marcelle, qui de trop de bienfaits avez trahi ma confiance, à vous. Cette pluie horizontale. Puisque de la journée, le store n'a pas été levé.»

Soyez précis. J'ai depuis longtemps perdu la notion du temps. Une version intermédiaire, adaptée au contexte, aurait dit la vérité? Et cet invraisemblable scandale serait passé inaperçu?

– De profil, la déesse ressemble à Olga. Vous ne trouvez pas?

– Oui, mais elle ne chante que dans son bain. Et pour une dépressive, elle cache bien son jeu.

– En écrivain qui n'écrit pas, vous ne pouvez plus être reconnu. Vous êtes mort, en personne.

– Sans doute, mais si vous nous réunissiez quand même pour un petit débat aimablement contradictoire? Je me charge, avec Marcelle et son chat, de la sangria. Vous connaissez la recette qui fait notre bonheur.

Daniel Gagnon, *Portrait de Pierre DesRuisseaux*